

The book cover features a stylized, layered illustration. In the foreground, a large, light-orange silhouette of a woman's profile is shown in profile, facing right. Behind this, a darker teal silhouette of a man's profile is visible, also facing right. The background consists of a landscape with dark green mountains, a dark teal forest of evergreen trees, and a light blue sky. A dark red, textured rectangular shape is positioned in the lower right corner, overlapping the woman's profile. The text is centered on the woman's profile.

ISABELLE
LAGARRIGUE

NOS RACINES
INVISIBLES

ROMAN



CHARLESTON

ISABELLE LAGARRIGUE

NOS RACINES INVISIBLES

« Les résultats du test ADN pour Romie Miller sont prêts - Numéro kit ZC-224TR86. »

Étudiante en archéologie, Romie mène une existence plutôt solitaire depuis la mort de sa mère, alternant chantiers de fouilles au Brésil et sessions de travail sur sa thèse à Lyon.

Si elle a consacré sa vie à étudier les civilisations ancestrales, elle ne peut se débarrasser du sentiment que quelque chose cloche dans son propre arbre généalogique. Elle n'a pas grand-chose en commun avec ce père dont le seul but dans la vie semble être de figurer dans le *Livre Guinness des records* par tous les moyens, mêmes les plus ridicules, ni avec cette grand-mère avec laquelle elle n'a jamais réussi à avoir de véritable conversation. Alors, même s'il serait plus confortable de ne pas savoir, même si les tests ADN sont illégaux en France, elle se lance dans une quête de ses racines qui risque de bouleverser sa vie à tout jamais.

D'une écriture sensible, Isabelle Lagarrigue nous offre un drame familial rempli d'émotion, qui aborde avec subtilité la question des liens de filiation.

« LE RÉCIT D'UNE QUÊTE D'IDENTITÉ
ÉMOUVANTE, TOUCHANTE ET DRÔLE
QUI INTERROGE LE LECTEUR SUR LES LIENS
DE LA FAMILLE. »

@emmalectures

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Illustrations : © Asta Concept -

© Robert Adrian Hillman -

© Olly Kava / Shutterstock

ISBN : 978-2-36812-949-4



9 782368 129494



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

NOS RACINES
INVISIBLES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-949-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Isabelle Lagarrigue

NOS RACINES
INVISIBLES

Roman



*« La famille c'est aussi ceux qui sont devenus essentiels
Ceux qui te connaissent, te révèlent, te soutiennent et te protègent
Ceux qui te parlent la bouche fermée parce que le cœur s'en mêle. »*

*Le sens de la famille,
Grand Corps Malade et Leïla Bekhti*

À mon Papa

« *L* ES RÉSULTATS DU TEST ADN POUR ROMIE MILLER
sont prêts - Numéro kit ZC-224TR86. »
Il y a quatre semaines, j'ai raclé mes joues
à l'aide d'un écouvillon que j'ai ensuite glissé dans une
enveloppe, direction les États-Unis.

Je n'ai jamais triché à un examen, collé un chewing-gum sous une table, volé dans un magasin ou grillé un feu rouge... Mais je n'ai pas hésité une seule seconde à risquer une amende de 3 750 € pour faire analyser ma salive par une entreprise américaine.

Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va, c'est le principe de mon métier d'archéologue, la raison pour laquelle j'explore les vestiges.

Savoir d'où JE viens est la question à laquelle ce test ADN doit répondre.

Objectivement, il n'y a aucune raison pour que ces résultats bouleversent mon quotidien. Pourtant, depuis le départ de ce pli pour l'étranger, je ressens une

certaine fébrilité, et je consulte ma messagerie plus souvent qu'habituellement.

Alors, quand cette notification s'affiche sur mon écran, j'ouvre le mail avec frénésie et clique sans attendre sur la pièce jointe.

Mauvaise connexion.

— Putain de Wifi de brousse !

J'ai beau relancer le téléchargement, il tourne dans le vide. Impuissante, je fixe l'écran. Quoi que j'entreprenne sur ce clavier, cela ne change rien.

Comment puis-je espérer capter dans un campement de fouilles éphémère, au nord du Brésil, là où la majorité des rapprochements entre humains se font à travers les piqûres de moustique ?

La porte de ma chambre de fortune, sans verrou pour s'enfermer ni ventilateur pour se rafraîchir, s'ouvre sur Leo, mon coéquipier de chantier irlandais :

— Tu viens, Romie ? La lumière est au bout du tunnel.

Je lève rapidement les yeux vers lui :

— J'arrive.

Son intervention doit signifier que le reste de l'équipe a réussi à allumer le feu de camp. C'est un rituel sur les chantiers. On se retrouve tous les soirs autour du feu pour dîner, échanger sur nos trouvailles de la journée et discuter. D'habitude, ces expressions que Leo emploie à tort et à travers m'arrachent un sourire. Cette fois, je suis bien trop concentrée pour me dérider. Moi aussi, je suis à la recherche d'une lumière au bout d'un tunnel actuellement. Leo reste immobile sur le pas de la porte, auréolé de la poussière orange qui s'échappe de ses vêtements :

— Tu fais quoi ? demande-t-il après quelques secondes de silence.

J'essaie d'ouvrir une pièce jointe par télépathie.

— Je lis un truc.

— Tu as reçu une mauvaise nouvelle ?

Je me contente de fixer silencieusement l'écran de l'ordinateur. Je crois déceler un début de téléchargement. Leo s'éloigne :

— Tu nous rejoins quand tu es prête ?

Ah voilà, ça avance. Je hoche la tête et lâche un « OK » distrait.

Le fichier s'ouvre enfin sur un camembert qui, d'après les consignes, indique de façon irréfutable quel sang coule dans mes veines :

Européenne à 100 %

70 % : Europe de l'Est

11 % : Finlande

19 % : Europe du Sud

Je bascule sur la page des correspondances ADN. De multiples connexions dessinées comme des lignes aériennes traversent le monde et relient ensemble de parfaits inconnus. J'ai de l'ADN en commun avec des dizaines de personnes. Je scrute avec curiosité les profils associés aux correspondances. Je ne pensais pas que j'allais avoir accès à des noms et des prénoms, à des vraies personnes, comme si j'étais embarquée dans l'ordinateur d'un policier de la brigade criminelle. Cela me paraît inconcevable de disposer de toutes ces données aussi facilement. L'expression « protection de la vie privée » n'a de toute évidence pas le même sens aux États-Unis qu'en France.

Les pages défilent devant mes yeux. J'épluche toutes les informations.

Je tombe sur mon arbre généalogique reconstitué.

Un mauvais frisson remonte le long de ma colonne vertébrale.

J'ai fait faire ce test à mon père une semaine avant moi, en prétextant une recherche sur des maladies

génétiqnes. Et il n'y a aucune trace d'un lien potentiel entre lui et moi. Son nom n'apparaît pas dans mes correspondances, ni sur mon arbre.

Du revers de la main, je chasse une goutte de sueur qui perle sur mon front.

Je scrute à nouveau toutes les infos contenues dans ce document.

AUCUNE trace.

2

J'AIMERAIS CONNAÎTRE L'AMOUR RÉCIPROQUE.
— J'aimerais manger autant que je veux sans grossir.

— J'aimerais mettre la tête sous l'eau (et aimer ça).

— J'aimerais dormir sans somnifères.

— J'aimerais la paix dans le monde (et à côté : « Qu'est-ce qu'on regardera aux infos après ? »).

Je contemple ce tableau de vœux anonymes comme une œuvre d'art moderne dans le hall d'arrivée du Terminal 1 de l'aéroport Lyon Saint-Exupéry en attendant ma valise. Ces désirs, fondamentalement différents, se succèdent les uns aux autres. Ils ne sont pas classés par ordre d'importance, ou de besoins vitaux. Peu de personnes prennent le temps de les lire. Ici, chacun est pressé de partir ou de rentrer. J'observe les voyageurs s'affairer comme un spectacle vivant.

Mon regard revient se poser sur le tableau. La boîte à craies me fait de l'œil. Ma main me démange. D'où vient le besoin de lister ses doléances dans un aéroport ?

De constater qu'on n'est pas les seuls à être coincés dans une vie ordinaire ?

On devine d'autres vœux derrière ceux déjà écrits. De quel droit peut-on effacer celui d'un autre ?

Je balaye le hall du regard pour m'assurer que personne ne m'observe. Je saisis une craie, la bleue, et j'écris vite, sans réfléchir : « J'aimerais savoir d'où je viens. »

Je récupère le sac à dos usé qui me sert de bagage et m'éloigne rapidement, comme si j'étais fautive d'avoir formulé un tel souhait en public. Je suis la signalétique « taxi » et j'accélère le pas en me remémorant ce que j'ai écrit. Ce que j'aimerais là, de façon concrète, c'est prendre une longue douche chaude, me débarrasser de la poussière tenace et démêler mes cheveux qui n'ont pas connu d'après-shampoing depuis six semaines.

Cela fait maintenant sept jours que j'ai reçu le mail avec mes résultats. Sept jours durant lesquels j'ai attendu plus ou moins patiemment la confirmation d'une correspondance ADN avec mon père, tout en essayant de me raisonner sur la probabilité que l'enveloppe contenant sa salive ne leur soit pas encore parvenue.

En attendant, l'infime possibilité qu'il puisse ne pas être mon géniteur tente de s'incruster régulièrement dans mon cerveau. Ma tête tourne à chaque fois que j'y pense. Un arbre n'a pas de doutes sur ses racines. Sans elles, il ne tient pas debout. Un être humain peut-il être ancré sans racines fiables ?

La notification d'un message interrompt mes réflexions :

Donna : À quelle heure arrives-tu chez toilettes ?

Donna : *Chez toi ! (fichu correcteur).

Moi : 19 h.

J'habite un studio au dernier étage de l'immeuble dans lequel vit aussi Donna, ma grand-mère paternelle, la seule grand-mère que je connaisse. Donna est le prénom qu'elle s'est choisi quand elle a eu son premier petit-enfant. Elle souhaitait un surnom qui finisse par a, pour s'assurer d'une sonorité joyeuse, mais ne voulait pas d'Oma, qui signifie grand-mère en allemand : cela lui rappelait sa mère, une figure maternelle intransigeante. Fan de littérature, elle a choisi le prénom d'une autrice qu'elle affectionne, Donna Tartt. Voilà. Donna.

Donna : Les lasagnes seront prêtes à 20 h.

Moi : Merci. Je serai là (après ma douche !).

Donna : Est-ce que l'amour a frappé ?

Je lève les yeux au ciel. J'ai droit à cette question, posée de manière plus ou moins subtile, à chaque retour de fouilles, comme si rencontrer un homme était l'accomplissement d'une vie.

Moi : Tu voulais écrire la foudre ;-)? Non.

Je stoppe la discussion et me connecte à Internet. Après des semaines coupée du monde, j'ai besoin de rattraper l'actualité. Depuis mon siège à l'arrière du taxi, je soupire. Rien de positif à déclarer. Pas une once d'espoir, ni de découverte révolutionnaire. L'humanité ne va pas bien. La nausée d'avoir trop regardé mon écran s'accroît devant ces nouvelles. Je regarde au loin, à travers la vitre, pour retrouver un peu de sérénité. Le chauffeur, pensant sans doute me distraire, monte le volume de la radio. Une voix d'homme envahit l'habitacle :

« La plupart du temps, les jeunes femmes recherchent leur père dans leurs prétendants, de façon inconsciente. Une recherche qui donne souvent naissance à des désillusions. »

Je ricane à cette lapalissade, un peu fort peut-être, car il me fixe, les sourcils froncés. Je soulève la main et murmure un :

— Désolée.

Nous arrivons enfin dans le quartier Saint-Just, dans lequel je vis depuis quatre ans maintenant. Je suis partie de la maison un an après le décès de Maman. J'avais besoin d'investir un nouvel espace, vide de souvenirs. Une fois les six étages montés à pied, parce que je refuse de prendre l'ascenseur depuis que je me suis retrouvée coincée dedans, j'arrive dans mon studio, mon refuge entre deux campagnes de fouilles. J'y suis si rarement que je le redécouvre à chaque fois. L'ameublement se compose d'un savant mélange d'éléments vintage trouvés dans des brocantes par Donna et ses deux meilleures amies, et de meubles suédois pour le côté pratique.

J'allume la radio par réflexe. Après des semaines à dormir dans des endroits mal isolés, voire en pleine nature, lorsque j'arrive ici, le silence m'opprime. Je déverse le contenu de mon sac à dos sur le sol de la salle de bains. Des particules de terre s'envolent. Je balance tout dans le tambour de la machine et file sous la douche.

Je repense à ce journaliste et à ses considérations entre père et prétendant. Si j'avais à choisir un petit ami, je dresserais aujourd'hui le portrait contraire de mon père. Si tant est que ce soit le mien... Cette dernière pensée me fait frissonner. Ce test ADN est en train de me faire perdre la tête. Je passe mes journées à échafauder des hypothèses et à les remettre en cause la seconde d'après. Après tout, peut-être que les données entre nos deux résultats n'ont tout simplement pas été recoupées ? Ou que son enveloppe n'est jamais arrivée à destination ?

Au départ, j'ai voulu faire ce test par simple curiosité, pour découvrir mes origines ethniques. Le réaliser en parallèle de ma thèse : « Comment l'exploration de l'ADN de notre génération et celui de nos ancêtres va-t-elle nous éclairer sur nos différences et notre avenir ? » pouvait être instructif. En tout cas, c'est l'explication que je me suis donnée. Finalement, je l'ai aussi fait faire à mon père, parce que... parce que j'en avais besoin, comme si je devais le faire.

Je reste longtemps sous le jet d'eau brûlant pour me décrasser et sentir mon corps se relâcher. Je retrouve mes cheveux qui avaient adopté la texture du crin de cheval. L'odeur du shampoing aux œufs, le même que lorsque j'étais enfant, me replonge dans les bras de ma mère. Elle utilisait le même pour elle, juste parce qu'elle savait que cette senteur m'enivrait. En quelques secondes, je suis transportée chez mes parents, dans la maison de mon enfance.

Une discussion entre mes deux parents refait surface, celle qui a, probablement inconsciemment, déclenché ma commande d'un test ADN pour mon père. Elle revient régulièrement me démanger. Si j'étais à la recherche de mes seules racines ethniques, j'aurais fait ce test juste pour moi, non ?

J'avais douze ans. La grande sœur de Donna était venue pour Noël.

— À qui est-ce qu'elle ressemble, elle ?

C'est la question qu'elle avait posée, d'un ton impérieux, en entrant dans la pièce.

Mes parents s'étaient regardés en silence.

Sur le moment, cela ne m'avait pas étonnée plus que ça. Sauf que personne ne lui avait répondu. Personne.

Je me souviens du regard douloureux que ma mère avait posé sur mon père.

Je me souviens de ma grand-mère qui avait détourné la conversation en lui proposant à boire :

— Tu dois être assoiffée ! Qu'est-ce que je peux te servir ?

Je me souviens m'être dit que cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

DONNA A SOIXANTE-QUINZE ANS SUR SON PASSEPORT, trente ans de moins dans sa tête et encore vingt de moins dans ses actes. Elle a consacré sa vie à ses trois enfants, Blanche, Marie et Edmond, le père de Romie, et à son mari.

Elle n'a jamais fumé, bu un verre de trop, goûté aux drogues, eu un coup d'un soir, cédé à la malbouffe, tout plaqué sur un coup de tête. Parce que, dans le désordre, ce n'était pas bon pour la santé, elle n'avait pas envie de perdre la maîtrise d'elle-même, cela ne se faisait pas.

Combien de choses encore n'a-t-elle pas testées pour se préserver, ou préserver sa famille ?

Non pas que tout cela mérite d'être vécu à tout prix, mais depuis quelques mois, il lui prend une furieuse envie de se sentir vivante. Depuis le lendemain d'une journée d'obsèques où elle s'est levée difficilement. De ces moments où l'on réalise qu'on n'a qu'une vie. Cette prise de conscience n'est jamais aussi concrète que lorsque la mort se rapproche. Ce jour-là, elle s'est

observée dans le miroir, longtemps. Puis, elle a fui son propre regard comme si elle n’osait pas l’affronter. Elle a traversé le couloir de son appartement d’un pas vif. Son pied a buté contre le cale-porte en bois et elle s’est retenue au mur pour ne pas s’affaler par terre. Son calendrier, posé sur la console, est tombé, page ouverte sur la citation d’Oscar Wilde : *Les folies sont les seules choses qu’on ne regrette jamais*. Elle y a vu un signe.

En France, les femmes de sa génération meurent vers quatre-vingts ans. Alors il lui reste cinq années pour en profiter.

Elle a parfois l’impression d’avoir vécu à moitié. Ses croyances l’ont enfermée dans une vie routinière. Elle est partie avec sa famille tous les ans en vacances au même endroit car là-bas, ils avaient des repères. Elle a veillé à cuisiner sainement et à s’approvisionner au marché le samedi auprès du meilleur primeur. Elle a cuisiné le dimanche pour le reste de la semaine, à l’heure où on n’appelait pas encore ça du *batch cooking* mais simplement de l’organisation, car ainsi elle pouvait être complètement disponible pour les siens le reste du temps.

Certes, elle n’a pas été une femme parfaite, mais elle a fait de son mieux pour tenir son rôle de mère, d’épouse et de maîtresse de maison.

Depuis que son mari est mort et que ses enfants sont partis, elle dit tout haut ce qu’elle pense tout bas. Les filtres imposés par son éducation judéo-chrétienne ont disparu. Elle explique à certains que c’est la vieillesse. Aux autres, elle ne se donne pas cette peine. On pardonne tout aux vieux, non ? Elle fait la sourde oreille dès lors qu’elle entend des inepties, et le reste du temps, elle ne laisse plus rien passer. Elle veut lire l’exaspération dans le regard de ceux qui ne la respectent pas. Quand elle se rend dans un magasin et qu’on la traite

avec condescendance, elle répond. Après tout, ils finiront tous vieux un jour, comme elle, mais certains en ont moins conscience que d'autres. Était-elle comme eux, elle aussi, lorsqu'elle était jeune ? Peut-être.

Mais ce soir, elle accueille sa petite-fille. Elle lui a préparé ses lasagnes préférées, les végétariennes avec une portion démesurée de mozzarella. Depuis que Romie s'est lancée dans son doctorat d'archéologie, elle ne la voit plus aussi souvent qu'avant.

Elle se demande si le sujet de sa thèse n'aurait pas un lien inconscient avec son histoire quand des coups sur la porte la tirent de ses réflexions.

— Votre crapaud fait un bruit épouvantable.

— Pardon ?

C'est son voisin de palier, porte de gauche, M. Sonni. Elle a parfaitement compris. Mais avec lui, elle est sourde comme un pot.

— Pouvez-vous enlever votre crapaud ? demande-t-il d'un ton plus sec et aussi plus fort cette fois.

— Vous voulez un manteau ?

— Elle me fait chier, la vieille.

C'est ce qu'il murmure en pensant qu'elle ne l'entend pas. Elle ricane intérieurement. Elle sent qu'elle lui gâche sa journée et ce sentiment la réjouit. Alors elle insiste :

— Vous voulez un chapeau ?

Finalement, il se saisit de ce crapaud en porcelaine de mauvaise qualité qui coasse dès qu'une personne se présente dans le couloir et le lui fourgue dans les bras, les yeux noirs.

— Ah, mon crapaud ! Vous ne l'aimez pas ? s'étonne-t-elle.

Il ne répond pas. Donna sent bien qu'elle l'épuise. Elle referme la porte satisfaite, le crapaud, déniché dans

une brocante pour un euro, sous le bras. Elle n'est pas mauvaise ni caractérielle. Elle se fait justicière. Elle l'a entendu hurler sur sa femme le matin, la journée, le soir, pendant des années. Il n'était jamais content, que ce soit parce que les carottes étaient trop cuites, le lave-vaisselle pas encore vidé, sa tenue trop relâchée ou ses bourrelets disgracieux. Tout était prétexte à crier. Alors, elle la venge en quelque sorte ou elle s'arrange avec sa conscience. Des représailles à retardement, à défaut de lui être venue en aide au bon moment. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait, mais plutôt la peur de s'immiscer dans une vie qui n'était pas la sienne. Elle ne voulait pas la brusquer, elle, après tout, c'était son choix. Les excuses se trouvent par centaines lorsqu'il s'agit de justifier la lâcheté. Elle la sait désormais en sécurité ailleurs, et lui sous le coup d'une injonction d'éloignement. Alors, dans ses objectifs hebdomadaires, écrits au marqueur sur le calendrier de sa cuisine pour ne pas les oublier, il est noté : faire chier l'autre.

Elle caresse son crapaud et lui murmure :

— Bien joué.

Elle le place dans le placard de l'entrée. Il va rejoindre tous les autres objets complices. Et elle barre la ligne de sa liste pour la recopier méticuleusement dans celle de la semaine d'après.

Dix-neuf heures trente. Romie va bientôt arriver. Elle retire son tablier à carreaux, le range avec les autres en prenant soin de le placer en deuxième position, derrière celui sur lequel est écrit « Super Mamie », offert par Blanche, sa fille aînée. Elle le tache au passage avec une goutte de sauce tomate, pour montrer qu'elle l'utilise aussi. Elle vérifie une dernière fois que tout est prêt. Leurs deux couverts sont dressés au milieu de l'immense table en bois du salon. Le plat est dans le four.

La bouteille de vin blanc, sortie pour l'occasion, repose dans un seau à glace. Parfait.

Il lui reste trente minutes, c'est suffisant pour se connecter à l'application de rencontres sur laquelle elle s'est inscrite il y a déjà six mois. Elle s'est décidée après être tombée sur une émission à la télé. Les couples invités s'étaient rencontrés après plusieurs mois d'échanges écrits, et vivaient le grand amour. Une femme racontait l'attente entre deux messages, les nuits blanches passées à s'écrire. Elle décrivait les papillons dans le ventre chaque soir en s'endormant et chaque matin lorsqu'elle découvrait une nouvelle réponse.

Alors devant sa télé, son plateau-repas sur les genoux, elle a écrit à ses deux meilleures amies, avec qui elle forme le « club des trois », afin de leur demander leur avis et accord. Évidemment, celles-ci l'ont aussitôt incitée à se lancer. Pourtant, une fois l'application ouverte, la peur s'est immiscée. Comment pourrait-elle encore prétendre plaire à quelqu'un à son âge ? Elle a regardé sa chienne, un bichon maltais, cadeau de Blanche pour ses soixante-dix ans, surnommée Simone D, pour Simone de Beauvoir – une idée du club des trois, une appellation symbole de rébellion contre cette vie toute tracée pour Donna par d'autres.

« Je mourrai sûrement avant elle », lui avait répondu Donna en guise de remerciements. C'était sa première pensée, avant les « Pourquoi est-ce que tu m'offres un chien ? C'est vraiment l'image que tu as de moi ? La mémère à son chienchien ? Pour que je continue à marcher ? Ou pour t'excuser de ne plus me rendre visite ? ».

Elle s'apprêtait à refermer l'application lorsqu'une idée a surgi. Après tout, qu'est-ce qui l'obligerait à rencontrer ces hommes ? Ne pouvait-elle pas simplement échanger des messages avec des inconnus sans jamais

se montrer ? Elle trouverait des excuses. Elle pourrait ainsi vibrer à nouveau, ressentir ce qu'elle a éprouvé un jour pour celui avec qui elle n'a pas partagé sa vie, par peur de renoncer à la sienne. Alors, elle a choisi une photo d'une femme de soixante ans trouvée au hasard de ses recherches, et elle a rédigé la biographie d'une vie qu'elle aurait rêvé mener. C'est ainsi que son profil a vu le jour.

Au début, elle a tâtonné, elle n'avait pas les codes, elle prenait les discussions trop au sérieux et passait des heures à réfléchir à la tournure de ses phrases avant d'appuyer sur « envoyer ». Puis, elle a appris à être légère, à ne plus se formaliser, ni se mettre de barrières. Et elle est devenue complètement accro aux messages, à la montée d'adrénaline qui l'envahit à chaque nouvelle notification. Ouvrir l'application, c'est entrer dans un monde parallèle dans lequel elle est à nouveau désirable, insouciante et même parfois audacieuse. C'est un shoot de jeunesse, plus efficace que du botox.

À cet instant, elle échange avec un certain Philippe sur les différentes orthographes d'un même prénom : pourquoi Thibault s'écrit-il de plusieurs façons ? En parlant d'orthographe, elle élimine d'emblée ceux qui ne savent pas aligner deux mots sans faire de faute. Elle est au courant pour la réforme de l'orthographe, elle suit les infos à ce sujet, elle sait que le langage par texto tend à simplifier la langue française mais c'est quelque chose qu'elle ne peut pas accepter. Et Philippe écrit très bien. Penser à la prochaine idée sur laquelle ils pourront débattre la tient en haleine quand elle promène sa chienne. Parler de questions existentielles avec lui lui donne le sentiment d'exister.

— Tu es déjà là ? s'exclame Donna en ouvrant la porte.

— Je suis même en retard. Il est 20 h 15, répond Romie en souriant.

Donna ne voit jamais le temps passer lorsqu'elle est connectée. Elles s'enlacent furtivement et s'installent autour de la table.

— Comment s'est passé ton voyage ?

— Bien, bien.

— Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Ça va.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— On avance. Et toi ? Tout s'est bien passé ici ?

— Oui, ça va aussi. Ma hanche se coince un peu plus souvent qu'avant, mais ça va.

— Et tes échanges sur l'application de rencontres, ça se passe bien ?

Donna rougit en pensant aux messages envoyés quelques minutes auparavant. Elle s'affaire à découper une part de lasagnes et finit par suggérer :

— Tu devrais t'inscrire toi aussi.

— Cela ne m'intéresse pas.

— Je peux te créer un profil ?

Romie sourit, amusée, mais ne lui répond pas. Depuis le départ de sa mère, elle est devenue plus distante, comme si elle n'avait plus le droit d'être légère.

— Je te ressers ? propose Donna.

— Oui. Merci. C'est délicieux, comme d'habitude.

— Ça doit te changer des crevettes du Brésil.

— C'est sûr.

Parler de tout et de rien, rester à la surface des conversations, c'est un concept qu'elles maîtrisent bien.

J'ARRIVE TOUJOURS LA PREMIÈRE dans cette « librairie, café, épicerie fine ». Inutile de chercher parmi ces trois mots lequel décrirait le mieux ce lieu. Même la propriétaire, Emma, que je connais depuis l'école primaire, n'a pas su le définir. Enfin, c'est ce que j'imagine puisqu'il s'appelle *L'endroit*.

Quand j'ai entendu ce nom la première fois, je l'ai trouvé déroutant. J'ai eu le même ressenti que lorsqu'on m'annonce une nouvelle naissance avec un prénom improbable. J'ai toujours besoin d'un temps d'adaptation. Et parfois la magie opère, à retardement. Ce lieu n'aurait pas pu s'appeler différemment.

C'est ici que j'avance sur ma thèse. Le brouhaha environnant me permet de rentrer dans une bulle de concentration. J'occupe toujours la même place, la table de bistrot ronde en zinc, qu'on a chinée toutes les deux, derrière la baie vitrée. J'arrive le matin à 8 heures, à l'ouverture. À midi, je m'autorise une pause déjeuner à l'extérieur, généralement un avocado